

CHAPITRE 1  
*ULYSSE*

Je vis dans un monde pourri, dans un immeuble pourri, entouré de gens pourris.

On nous mesure, on nous pèse, on nous évalue, on nous température, on nous pique. Dedans ça pue les produits d'entretien. Dehors ça pue la mort.

Pour mes seize ans, j'ai eu droit à double ration d'oxygène. Mes neurones étaient comme des dingues, j'ai eu envie d'aller courir dans les couloirs.

Aujourd'hui ça va, demain on sait pas mais il est peu probable que ça aille mieux. Ça va rarement mieux. On tente des trucs. Des traitements, des pilules, des piqûres, des protocoles. Ils adorent le mot protocole. Moi, je le trouve moche. Et ça annonce rarement quelque chose de bon. En général, un nouveau protocole s'accompagne de nouvelles douleurs.

On dit que j'exagère, que c'est l'adolescence, les hormones, le manque de sommeil, la fatigue. On

dit beaucoup de choses et on me demande jamais mon avis. Ce n'est pas leur faute, ce sont des scientifiques. Ils essaient de nous sauver. Nous et ce qu'il reste du monde.

Je me plains alors que je fais partie de ceux qui ont de la chance.

Nous sommes les privilégiés, ceux dont on s'occupe le mieux. Il paraît que d'autres, ailleurs, n'ont droit à aucun traitement, aucun remède, à rien. Je ne suis jamais allé à l'extérieur du Centre, ce serait un suicide. Et ici on a tout ce que l'on veut. Une vague salle de sport pour nos corps déglingués, des lits relativement confortables, des médecins pour s'occuper de nous et des livres datant pour la plupart du xx<sup>e</sup> et du début du xxi<sup>e</sup> siècles. Dehors, tu chopes un rhume, tu meurs dans la journée. Plus d'anticorps. D'ailleurs, j'ai jamais trop compris pourquoi on les avait appelés les anticorps vu qu'ils sont justement censés protéger nos corps. Si c'est moi qui les avais découverts, je les aurais appelés les antimort.

Moi j'ai rien découvert, alors mon avis sur la manière d'appeler les anticorps, on s'en fout pas mal. On me dit toujours que je pose trop de questions. Faut dire qu'on a le temps de se creuser les méninges. Les heures passent lentement et on ne peut pas dire que nos journées soient très diversifiées. Le Centre est grand mais on en a vite fait le tour. Il est composé de trois bâtiments. Comme une espèce de U. Deux grandes ailes où

se trouvent les dortoirs ainsi que les infirmeries et la salle de cours. Le plus gros bâtiment, celui qui relie les deux ailes, est constitué du réfectoire en rez-de-chaussée et des bâtiments administratifs aux étages. Dessous, il y a des salles auxquelles nous n'avons pas accès, elles sont réservées aux adultes et les portes pour y accéder sont fermées à clef. C'est là que loge tout le personnel : médecins, surveillants, infirmières.

Nous, nous avons le droit de sortir des bâtiments, dans le creux du « U ». C'est notre « jardin » qui ne ressemble pas du tout à un jardin. Nous l'appelons le Ventre. Comme pour les anticorps, ce n'est pas moi qui ai choisi le nom. On le surnomme comme ça parce que c'est une énorme sphère qui nous protège de l'extérieur. Nous sommes comme dans le ventre d'une mère qui nous abrite et nous aide à grandir tant que nous ne sommes pas prêts à aller réellement à l'extérieur.

Voilà pour notre cadre de vie : le Centre pour les parties intérieures, le Ventre pour ce faux jardin placé sous une coupole géante. Comme un symbole, une seule lettre pour les différencier, faut dire que la différence n'est pas flagrante et la sensation de liberté reste assez abstraite : même pour y accéder, au Ventre, il faut passer par des sas hermétiquement fermés. La plupart du temps, nous sommes à l'intérieur des bâtiments dont on ne peut pas ouvrir les fenêtres. Des ventres au milieu du Ventre. De l'air circule dans les tuyaux

à la bonne température. C'est toujours la même et je ne vois pas ce qu'elle a de bonne mais comme je n'ai plus le droit de poser trop de questions, je n'ose pas le demander.

Bonne température dans les dortoirs, bonne température dans le réfectoire et les couloirs, bonne température dans les douches. Toujours la même bonne température. On n'y pense plus.

Dans le Ventre, c'est pas la même ambiance. Il fait plus chaud. Trop chaud. Et pourtant, on nous couvre de vêtements épais qu'on nous retire à peine revenus à l'intérieur. Je crois qu'ils font des tests aussi sur nos vêtements. Ce sont des vrais maniaques des tests. Je suis sûr que lorsqu'ils dorment, ils testent leurs rêves.

Il faut quelques minutes pour s'habituer à l'air dans le Ventre. Les plus fragiles sortent avec un masque. Des machines balancent de l'air sain qui se mélange avec l'air dégueu de l'extérieur. Les parois permettent au mélange de rester à peu près respirable pendant deux bonnes heures. On se prend ce drôle de cocktail de particules fines et de pesticides dans les poumons mais si on veut sortir de là un jour, faut bien s'habituer.

On voit à peine le ciel à cause de cette espèce de brume moite et de la paroi poussiéreuse qui nous protège de l'extérieur. Il y a quelques arbustes et des troncs d'arbres plus ou moins vaillants, plus ou moins droits, plus ou moins gris. Parfois quelques feuilles atrophiées. Interdiction d'y

toucher. Elles sont précieuses et on rêve tous de voir un jour un arbre qui en serait recouvert.

Deux heures le matin et deux heures l'après-midi, quatre heures qu'on paye assez cher en examens. Mais ça vaut le coup : c'est le seul moment où nous ne sommes pas accompagnés d'adultes. Ils restent à l'intérieur à nous observer. De toute manière, on ne peut pas aller bien loin.

Dans le Ventre, c'est quartier libre. Personne pour nous dire ce qu'on doit faire. On s'est organisés tout seuls. La moitié du temps chacun fait ce qu'il veut : on discute, les plus jeunes jouent aux billes, on marche, on court, avec des électrodes branchées un peu partout. Parfois on a droit à un ballon pour jouer au foot. Garçons et filles mélangés.

Malgré mon asthme, je suis le capitaine de mon équipe. C'est le bénéfice de l'âge. L'autre capitaine est mon meilleur ami. Il s'appelle Achille. Son visage est l'un de mes tout premiers souvenirs. C'est un vrai frère. Nous étions les deux premiers enfants sauvés. On s'est toujours entraidés. Il n'y a qu'en sport que nous sommes rivaux. Là, c'est chacun pour soi et son équipe. L'essentiel est de participer mais le but c'est de gagner et si possible de coller une rouste à son adversaire. À la fin du match, on se serre la main et on passe à autre chose. Mais tant qu'il y a un ballon et des buts à marquer, on se défonce. Dans la limite de nos poumons disponibles. On s'essouffle rapidement et on finit par ne quasiment plus courir. Ça nous

oblige à jouer collectif, nous a expliqué l'un des médecins.

À notre retour, on bourre nos poumons de différents aérosols. Je peux garantir que ça tousse à mort dans les couloirs. Concert de toux à tous les étages.

Quand on sera adulte, ça ira mieux : ça passe avec l'âge, ils disent. C'est la preuve que les traitements fonctionnent. Il faut souffrir pour respirer. Une bonne heure à ne rien faire d'autre que d'essayer de reprendre son souffle en se faisant inspecter le moindre pore de peau par un médecin concentré sur son carnet de notes. « Inspire, dis A, ça te fait mal si j'appuie ici ? » Autant dire que c'est pas le moment le plus sympa de la journée. On n'arrive pas à inspirer, les A ressemblent plus à des Eurk et, évidemment, ça fait mal si t'appuies ici.

Les « cours » ont lieu le matin de bonne heure et en début d'après-midi. C'est le moment où nos cerveaux sont au maximum de leurs capacités. C'est nouveau d'il y a deux ans. Deux heures à ingurgiter des informations qui vont faire de nous des adultes intelligents et cultivés. J'exagère un peu en appelant ça des « cours ». Et j'exagère beaucoup en disant que l'on veut faire de nous des adultes intelligents et cultivés. Disons qu'ils se sont rendu compte que nos cerveaux étaient des organes qui pouvaient avoir une fonction utile. On travaille notamment la mémoire. C'est important.

Ils vérifient, ils notent sur de grands cahiers. Certains parmi nous ont tendance à perdre la mémoire. J'en ai vu qui étaient arrivés juste après Achille et moi qui ne parvenaient plus à réciter le moindre texte, comme si les mots avaient glissé de leurs têtes. Ils oubliaient tout, parlaient de moins en moins. Et un jour ils disparaissent. On ne les voit plus. Disparus.

Je me force à réciter mes poésies dès que j'ai un moment de libre. Une poésie, une leçon d'histoire, une chanson, peu importe. Je veux pas que les mots glissent hors de ma tête sans mon consentement.

On ne peut pas dire qu'on ait une vie merveilleuse. C'est la faute de personne, c'est comme ça. Ne pas poser de questions. Les adultes n'essaient pas de nous divertir. Quand ils ne nous testent pas, ils nous surveillent. Je ne sais pas ce qu'ils peuvent craindre.

L'ambiance n'est pas vraiment à la fête. Mais c'est arrivé une fois.

C'était pour le premier de l'an.

Tout le personnel était là. On nous avait même préparé des tenues de fête. C'est la première fois que j'en voyais, je ne savais pas qu'il y avait des tenues spéciales pour les fêtes. En réalité, ce sont à peu près les mêmes tenues mais avec des paillettes. Je me souviens de la galère pour tout nettoyer. Ça collait dans les cheveux, sur les draps et les oreillers. Tu parles d'une idée. Il y a même eu

une douche qu'a été bouchée. Au moins, il se passait quelque chose. Dix centimètres d'eau au sol. Panique et grands cris. La situation a été réglée en vingt minutes. Les vingt minutes les plus folles de cette année-là. C'est dire...

Les médecins étaient là. Ils ne participaient pas vraiment à la liesse collective. J'en ai même vu qui prenaient des notes. Je crois que les médecins ça doit pas savoir faire la fête.

Et puis il y a les voyages. Pas les voyages comme au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Les voyages olfactifs. On se retrouve tous dans une grande salle où l'on diffuse des odeurs. Forêt, montagne, océan. Je me souviens de la première fois que j'ai senti l'odeur de l'océan : je me suis évanoui. Pour tout dire, je trouvais que ça puait. Un mélange de poisson, de sel et de vase, à ce qu'on nous a dit. Et puis j'y ai pris goût. J'ai trouvé que l'océan sentait la liberté. Mais c'est peut-être parce qu'on m'avait obligé à lire des histoires de marins, de capitaines au long cours et de découvertes des Amériques.

Il paraît que les Amériques n'existent plus. C'est pas évident d'avoir des informations.

On a droit à ces voyages une fois par trimestre. On part tous ensemble pour deux ou trois heures de promenade. C'est le professeur Hook qui vient nous raconter les étapes. Les plus jeunes le regardent avec des grands yeux. Il me semble qu'avant on appelait ça le « théâtre » mais je ne crois pas qu'il y avait les odeurs au théâtre. Il fait comme s'il était en train d'escalader des



montagnes, de marcher dans la forêt, ou à la barre d'un navire. Il nous hurle de nous cramponner à nos sièges, de faire attention où l'on met les pieds.

Je me souviens d'une fois où ils s'étaient trompés dans les odeurs. On était en pleine ascension d'un glacier et ils ont envoyé un océan. Hook ne s'était pas démonté. Il avait fait comme si de rien n'était en nous expliquant que la montagne était en train de sombrer comme cela se produisait une fois tous les mille ans. Une véritable chance d'assister à cela, d'après lui.

Quand j'étais petit, ce que je préférais, c'était les voyages en ville. On y avait pas droit très souvent. Les plus jeunes ne supportaient pas l'odeur du bitume et des gaz d'échappements. Moi je leur trouvais quelque chose de familier en plus doux. Pour ces voyages, ils avaient choisi l'odeur d'une ville au début du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle qui s'appelait Paris. L'une des plus belles villes du monde d'après Hook. Mais on y va plus trop peut-être parce que l'odeur ressemble trop à celle qu'on respire dans le Ventre alors on est pas si dépaysé que ça.

Pour tout dire, ces voyages ont fini par me lasser. Je suis peut-être trop vieux pour écouter les conneries de Hook. « Accrochez-vous à vos baskets, les enfants ! » J'imagine bien mes chaussures partir toutes seules faire un tour du monde. Je ne lui en veux pas, il est gentil et il fait ce qu'il peut pour nous changer les idées. C'est juste que j'ai passé l'âge.

La plupart du temps, je ferme les yeux et j'arrive à oublier sa voix. Je me fais mon propre voyage à travers la forêt ou la montagne. Même si on dit que c'est pas vrai, je suis certain qu'il doit bien rester une forêt quelque part. Je veux dire, une vraie forêt, pas comme celle du Ventre avec ses arbres rabougris et noircis. Une vraie forêt bien dense comme dans les contes où les enfants ont peur des loups.

J'aimerais le vérifier moi-même. J'en ai assez que l'on me dise ce qui existe et ce qui n'existe plus, qu'on me parle de l'ancien monde comme d'un paradis perdu.

Dans deux ans j'aurai dix-huit ans. Dans l'ancien monde, on appelait ça la majorité. On pouvait choisir qui allait gouverner le pays, on pouvait boire de l'alcool, fumer des cigarettes, conduire des voitures, trouver un boulot et quitter l'endroit où on avait grandi.

Je suis le plus vieux des enfants du Centre. J'ai demandé si pour l'occasion je pourrais aller à l'extérieur. On m'a répondu « On verra ». C'est leur grande réponse. « On verra. » Résultat, on voit jamais rien.

Un jour je m'en irai avec ou sans leur accord. C'est eux qui verront.